



Universidad
Zaragoza

Trabajo Fin de Grado

Éléments romanesques dans *Le Siège de Barbastre*

Fabulous elements in *Le Siège de Barbastre*

Autor/es

Clara Cuello Montesinos

Director/es

Esperanza Bermejo Larrea

Facultad de Filosofía y Letras

2020

Table des matières

1. Introduction	3
2. Les portraits	3
3. Les animaux	7
4. La merveille.....	9
4.1. La salle religieuse de Barbastre	12
5. Conclusion.....	14
6. Bibliographie.....	17

1. Introduction

Le Siège de Barbastre est une chanson de geste tardive qui appartient au cycle de Guillaume. Ce cycle se caractérise pour intégrer des éléments propres du roman médiéval

On va analyser le rôle des personnages féminins Malatrie et Hermenjart de Pavie et comment l'auteur intègre des éléments romanesques telles que l'érotisme, la *fin'amor*, ou la « *descriptio puellae* » à partir des descriptions des femmes.

De même on rendra compte des descriptions des hommes qui suivent le modèle du « *fortis vir* », l'importance des animaux dans l'intrigue comme des éléments favorables aux héros chrétiens et de représentation des cauchemars de la pensée médiévale. Finalement on analysera quels sont des objets merveilleux de l'œuvre et quel est le rôle qu'ils jouent dans récit.

Pour révéler ces éléments romanesques, on va structurer le travail en trois chapitres : les portraits des personnages, les animaux et la merveille. Finalement, la conclusion reprendra les idées principales de chaque section.

2. Les portraits

Dans *Le Siège de Barbastre* il y a plusieurs personnages féminins, mais il n'y en a que dix qui ont un nom. Le nombre de femmes sarrasines dépasse celui de chrétiennes ; on en relève sept : Alfanie, Almarinde, Blanchandine, Clarune, Eufiane, Malatrie et Mareserie (aussi nommée Mateserie ou Matesalée), alors que seulement trois sont chrétiennes : Blanche fleur, Elissent et Hermenjart.

La plupart d'elles sont décrites sobrement. L'auteur se contente de notes simples et générales comme « jeune fille » (Guidot 2002, 61) ou « belle demoiselle » (Guidot 2002, 110). Hermenjart et Malatrie sont les deux personnages féminins les plus importants de la chanson. Leurs descriptions sont plus précises. Hermenjart est une dame « à la remarquable beauté » (Guidot 2002, 176) et « aux admirables qualités » (Guidot 2002, 197).

La beauté de Malatrie est parfaite :

L'éclat de ses cheveux faisait oublier celui de l'argent ou de l'or pur, ses yeux étaient plus brillants et plus vifs que ceux d'un faucon mué, la délicatesse de son teint dépassait, en pureté, la blancheur de la rose, sa petite bouche

Éléments romanesques dans *Le Siège de Barbastre*

charnue, par l'harmonie de ses proportions, attirait le baiser, et sa couleur vermeille n'en procurait qu'un contact plus agréable. Les petits seins de la demoiselle étaient fermes comme le fruit du pommier et ses hanches d'un séduisant attrait, très douces à caresser [...] une demoiselle dotée d'une aussi noble personnalité. (Guidot 2002, 112).

Le narrateur décrit son portrait physique mais aussi dépeint son portrait moral, même s'il privilégie le premier. Cette description suit de près le canon de la beauté féminine du Moyen Âge établi tant par les Arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècle que par les romans antiques. Le narrateur dégraine les traits du visage suivant l'ordre traditionnel de la « *descriptio puellae* », du haut en bas.

La jeunesse de Malatrie, ses cheveux blonds comme l'or et son teint pâle comme « la blancheur de la rose » dénotent son innocence et son statut de jeune dame noble. Par la description de l'éclat de ses yeux, qui sont plus vifs et brillants que ceux d'un « faucon mué », on souligne son intelligence et sa sagesse, qui se confirment pendant toute la chanson. Mais l'auteur ne veut pas uniquement décrire sa beauté et ses vertus, il veut aussi suggérer son érotisme féminin.

Pour ce faire, le narrateur évoque sa petite, charnue et vermeille bouche qui attire les baisers, ses seins fermes et petits comme des pommes et ses hanches « très douces à caresser ». L'accent mis sur ces traits corporels érotiques, il suggère une femme prête à connaître l'amour charnel.

On retrouve aussi ces notes de sensualité dans les descriptions des princesses sarrasines Alfanie, Almarinde et Blanchandine, qui sont des « jeunes filles aux séduisantes silhouettes » (Guidot 2002, 300).

Les princesses suggèrent l'érotisme, mais l'auteur se sert des femmes anonymes chrétiennes pour l'introduire dans la fiction d'une façon plus explicite :

Des dames y étaient représentées, avec des chevaliers à leurs côtés : ensemble, ils s'entretenaient des joies de l'amour et s'adonnaient à ses plaisirs secrets. Ensuite, on trouvait des jeunes filles, d'une beauté remarquable, aux silhouettes d'une élégance lumineuse, grâce à l'or. Chacune avait son ami, prêt à lui faire plaisir ; ensemble, ils parlaient d'amour et de tendresse (Guidot 2002, 196).

Donc, la femme évoque l'érotisme et l'amour, mais celle-ci n'est pas sa seule fonction dans *Le Siège de Barbastre*.

Hermenjart et Malatrie jouent un rôle très important dans la chanson. Hermenjart est l'épouse d'Aymeri de Narbonne ; elle est, donc, la grande dame de la ville. Ses apparitions au long de la chanson annoncent des batailles, mais elle n'est pas un personnage passif. Elle est le soutien d'Aymeri et elle l'encourage à lutter contre les Sarrasins, même si cette décision l'oblige à devenir la suzeraine de la cité :

Partez pour la France, laissez-moi en garde de la cité [...] Laissez-moi des chevaliers qui ne soient pas des lâches, je dirigeai bien le fief, si vous m'autorisez [...] il faudra que les Sarrasins me tirent par les pieds, avant que je livre la cité à ces scélérats d'Infidèles aussi longtemps que je vivrai. »
(Guidot 2002, 57)

Hermenjart prend des initiatives pour les Français qui sont restés à Narbonne pour la protéger.

Malatrie est une princesse sarrasine fille de l'amustant de Cordres. Elle incarne la belle sarrasine, qui fréquente les chansons de geste tardives. Ses décisions sont plus graves que celles d'Hermenjart puisqu'elle laisse sa famille et trahit sa race pour aider les chrétiens quand elle tombe amoureuse de Girart. Son intervention dans la guerre donne l'occasion aux chrétiens d'avoir la victoire. Finalement, elle se convertit à la foi chrétienne.

Tout comme Hermenjart, sa fonction dans la chanson est liée à la guerre. Son enlèvement par Girart déchaîne la lutte contre les Sarrasins, mais elle est aussi une femme amoureuse. Au début de la chanson, Malatrie est promise à Libanor, mais elle « est touchée par l'amour de loin » (Guidot 2002, 22), lorsqu'elle entend les nouvelles du messager qui lui ordonne de conduire l'armée sarrasine à Barbastre. La naissance de son amour se fait à travers l'ouïe, car elle n'a pas encore vu le chevalier narbonnais.

Malatrie est attirée par Girart avant de le connaître, mais elle tombe amoureuse définitivement quand Girart sort de Barbastre pour lutter contre les Sarrasins et rencontre Libanor, qui est dans la prairie devant Barbastre avec Malatrie : « Lorsque Malatrie l'aperçut, elle le désigna à son servant : [...] Par Mahomet, qu'il est beau, courtois et de belle présentation ! [...] Quelle enfourchure ! Quelle silhouette a ce jeune chevalier ! » (Guidot 2002, 117). Libanor perd la bataille, mais, au lieu de le tuer, Girart suit « la théorie courtoise du rapprochement naturel de la prouesse et de l'amour » (Guidot 2002, 23). Il s'approche de Malatrie et elle lui demande de l'emmener à Barbastre avec lui.

À travers elle, l'auteur essaie de rapprocher le merveilleux oriental du public médiéval qui écoute les chansons de geste. Malatrie est une femme charmante, séduisante et

mystérieuse, « comme si elle était pourvue d'un pouvoir magique » (Guidot 2002, 23), qui possède un vaisseau et une tente qui évoquent la merveille des pays païens lointains.

D'autre part, le personnage de Malatrie a un certain parallélisme avec celui de Clarion. Clarion est un prince sarrasin, fils de l'émir de Barbastre. Malgré sa condition païenne, sa description met en valeur ses vertus, sa générosité et son courage :

Clarion de Valdoine capable d'une belle générosité et d'un véritable courage, il était chambellan de l'émir et son propre neveu [...] Le païen avait dû jurer sur Mahomet qu'il ne s'éloignerait pas de la cité plus d'une lieue, mais du fait qu'il était d'origine noble et doté d'un grand courage, on le laissait se déplacer sans contrainte. (Guidot 2002, 66)

Sa présence dans l'intrigue est déterminante, car son secours est indispensable pour que les Français échappent de la prison de Barbastre. C'est dans ce sens qu'il offre une ressemblance avec Malatrie ; en plus il devient chrétien immédiatement après la fuite des Français. Finalement Clarion, qui est déjà chrétien, épouse Blanchandine, une princesse sarrasine qui devient chrétienne par amour, de même que Malatrie pour Girart.

Les personnages masculins sont plus abondants que les féminins. La fonction de ces personnages masculins est liée à la guerre, sauf Girart qui est aussi un chevalier courtois et il introduit la *fin'amors* dans l'œuvre à travers sa relation avec Malatrie.

Leurs portraits sont physiques ainsi que moraux. Les chevaliers de la chanson suivent le modèle médiéval du « fortis vir ». Ils sont des chevaliers nobles avec un bon lignage, qui sont prêts pour défendre la France et leurs villes des Sarrasins. Ce sont des héros féroces dans la bataille, mais au cœur noble et gentil avec leurs serviteurs, qui ont une morale irréprochable. Mais, ces personnages masculins ne sont pas présentés toujours comme des héros épiques, bien au contraire on montre leurs faiblesses.

Les Français arrivent à Barbastre. Ils ont eu faim et souffert des humiliations et Girart relève leur état physique lorsque ils sont dans la tour de Barbastre : « Guielin, son frère, qui n'était pas en très bonne santé : il avait tellement souffert de la faim que son état s'était considérablement dégradé. » (Guidot 2002, 207).

De même, les descriptions sont, parfois, prises en charge par des personnages, comme c'est le cas du païen Goliart, sarrasin au service de Corsolt de Tabarie, qui décrit Beuves tout en soulignant sa niaiserie : « je considère que Beuves de Conmarchis est un véritable

niais » (Guidot 2002, 86) . La description de Beuves que ses fils dessinent se balance entre l'éloge et le vitupère :

[Guielin à Girart] « Je ne peux pas vous nier que Beuves soit un très bon chevalier, et courageux, et ardent, hardi, débordant d'énergie et pourvu d'un sauvage caractère, mais il est dénué de sensibilité et arrogant ; il est infâme, ce rustre d'ignoble origine » (Guidot 2002, 131).

La description des personnages sarrasins ne suit pas le stéréotype médiéval du « païen méchant » qui personnifie tous les défauts du monde, car il est l'incarnation du Diable. Ils sont des personnages qui ont des vertus, et qui, finalement, sont pardonnés par les chrétiens et par Dieu grâce à leur conversion au christianisme, comme l'oncle de Malatrie : « L'amirant qui jouit d'une excellente réputation » (Guidot 2002, 227) ; Libanor, le fiancé de Malatrie : « Libanor, à l'épée tranchante, le fils de l'amirant d'Espagne, à l'excellente réputation » (Guidot 2002, 102) ; ou Malaquin est le serviteur de Malatrie : « Un païen de très grande noblesse était à leur service, Malaquin d'Esceüne, c'est ainsi que j'ai entendu parler » (Guidot 2002, 100).

Le narrateur essaie de rendre les personnages plus humains. Ce sont des héros qui, malgré leurs défauts, sont capables de gagner la guerre contre les Sarrasins. Ces modifications des stéréotypes épiques estompent la frontière entre le Bien et le Mal, entre les Francs et les Sarrasins et évoquent un univers moins manichéen que celui de des chansons du cycle du roi.

3. Les animaux

Les personnages ont des outils qui leur permettent de voyager et de lutter, et des animaux qui leur aident ou empêchent de mener à bien leur mission. On analysera ces éléments et le rôle qu'ils jouent dans la chanson.

Les références aux chevaux abondent dans la chanson, mais, généralement, le narrateur se contente de les décrire avec des notes simples et générales, telles que « son rapide destrier » (Guidot 2002, 49) ou « son cheval pommelé » (Guidot 2002, 52).

Uniquement les chevaux des nobles chrétiens ont un nom, mais tous les nobles n'ont pas de cheval ayant un nom. On y relève sept qui l'ont : Baucent qui appartient à Aymeri, Ataignant à Huon, Lyart à Sanson, Baligant à Renier de Montarmer, Alezan à Savari de Toulouse et Ferrant et Bucéphale à Alexandre le Grand.

Éléments romanesques dans *Le Siège de Barbastre*

Le cheval n'est pas le seul animal utilisé dans les déplacements des chevaliers dans la chanson. Les Sarrasins utilisent aussi le mulet pour voyager : « Arriva un Sarrasin, monté sur un mulet trottant à l'amble » (Guidot 2002, 217) ; de même que les femmes :

Jamais plus belles femmes ne sortirent d'un royaume: chacune montait un mulet, plus blanc qu'une fleur des prés ; leurs selles étaient en ivoire, les arçons décorés d'or, les rênes en soie et les boutons niellés. Leurs atours valaient au moins mille marcs d'argent pesé. (Guidot 2002, 255-256).

Malatrie est le seul personnage qui monte un animal exotique : « La demoiselle, au teint si pâle qu'une fleur, monta un éléphant qui faisait preuve d'une remarquable vigueur » (Guidot 2002, 104).

Ferrant et Baalais occupent une place importante dans la chanson. Ferrant, le destrier de Girart, est le cheval le plus exceptionnel de la chanson. Il est objet d'une description très complète qui comprend aussi son harnachement :

Ferrant [...] il avait la tête fine, parsemée par endroits de petites taches en forme d'étoiles, l'œil vif clair, le pelage pommelé, la croupe basse, la naissance de la queue placée très haut, la bride qui encadrait sa tête avait coûté vingt marcs d'or, la selle était aussi blanche que l'ivoire poli. Les étriers dorés pendaient par-dessus le housse de selle [...] tout armé sur son cheval mais, en s'éloignant, il ne fait preuve ni de lenteur ni de manque de conviction: richement équipé, il part au triple galop. Il avait les jambes droites, les pieds incurvés, une chevelure blonde, finement frisée, et des yeux vifs, d'une taille comparable à ceux d'un faucon sorti mue [...] par Mahomet, quel destrier! Quelle fougue dans ses mouvements! Regardez de quelle manière il amoncelle! On dirait qu'il vole, comme un oiseau au beau plumage! (Guidot 2002, 115-116-117).

Il est un animal héroïque qui aide dans la lutte contre le diable incarné par des Sarrasins, mais c'est un ami pour Girart. Après l'épisode de la prison de Barbastre, quand Girart retrouve Ferrant, c'est la première fois que Girart montre les sentiments qu'il lui provoque : « il était si ému qu'il n'aurait pu prononcer un mot » (Guidot 2002, 83). Ce cheval aide Girart à délivrer Malatrie des mains des Sarrasins, même s'il est « gravement blessé » (Guidot 2002, 126). L'amour que Girart a pour Ferrant est si grand, que Girart l'emmène à Barbastre pour que le maréchal-ferrant Denis puisse guérir ses blessures. Son sacrifice sauve la vie de Girart et sauvegarde l'amour entre Malatrie et son maître.

Au contraire, Baalais est un animal merveilleux dont le portrait évoque la laideur, la saleté et la puanteur, que l'imaginaire identifie à l'enfer :

Serpent dragon nommé Balaais. Aucun chrétien ne vit jamais un diable aussi laid, ni d'une taille aussi extraordinaire, ni aussi sauvage, ni aussi sale et d'une odeur aussi épouvantable. Que Jésus et saint Gervais se préoccupent des comtes! Ils sont destinés au martyre. (Guidot 2002, 64)

Le serpent-dragon Baalais appartient au monde des cauchemars de l'imaginaire occidental. Il est un dragon qui est assimilé au diable. Les Français ont des difficultés pour le tuer. Beuves l'assène « plus de soixante coups » (Guidot 2002, 68) qui ne servent à rien, et finalement, il arrive à le tuer en tranchant en deux son cœur.

D'après sa description physique, Baalais est un dragon vert qui parait un serpent qui jette « du feu par le gueule » (Guidot 2002, 64). On reprend l'image du dragon de Saint-Georges et on assimile la légende dans ce poème. La victoire des Français est une métaphore de la victoire du Bien contre le Mal et, comme dans la légende, la mort du dragon permet la rencontre du chevalier Girart et de la princesse Malatrie. Sa mort et la libération postérieure des Français permettent la prise de Barbastre et cela finit la première partie de la chanson.

4. La merveille

La merveille est un élément habituel dans les romans médiévaux, et les chansons de geste du cycle de Guillaume lui accordent une place importante dans l'intrigue. Les motifs merveilleux qui apparaissent dans *Le Siège de Barbastre* font partie de la vie quotidienne ; ils ne se rapportent pas à l'Autre Monde, comme il arrive souvent dans les romans bretons, tel que *Le conte du Graal*. Dans cette chanson de geste, la merveille sert à introduire l'exotisme et la magie d'Orient dans le récit.

Pour les guerriers, la tente est un élément indispensable pour découcher pendant les batailles. Dans *Le Siège de Barbastre* elles sont décrites longuement. Par leur description elles correspondent plus à des palais itinérants qu'à des tentes de voyage.

Les descriptions merveilleuses et assez analogues à celles des chambres magnifiques des palais se reproduisent pour les tentes où s'étale tout le luxe oriental [...] on voit d'ailleurs bien que c'est la richesse, le luxe, l'éclat qui ont séduit l'imagination plutôt qu'une qualité surnaturelle. Quelque fois on ne voit de la tente que le pommeau ou l'aigle d'or qui reluit au soleil (Dickman 1974, 95).

Les Français veulent envahir Narbonne et dame Hermenjart décide de s'installer dans sa tente devant de la ville pour attendre la décision de de son mari sur comment réagir à cette invasion. La tente d'Heremenjart et d'Aymeri appartient au monde de la merveille par sa description et aussi par sa particularité :

En femme raffinée, elle a fait monter sa tente. Celle-ci, entièrement constituée d'un tissu précieux, sans lin ni laine, avait des cordes de soie, des piquets d'airain, le poteau central étant un os de baleine. Jamais Dieu ne créa dame gravement malade qui ne soit guérie, recouvrant une parfaite santé, pourvu qu'elle ait dormi sous cet abri. Non loin de la tente jaillissait une source qu'un roi de Bruieraine fit couler par magie. À cet endroit poussaient la mandragore, l'encens et le thym. (Guidot 2002, 45).

Leur tente est faite d'un tissu inconnu et précieux, les piquets sont métalliques et le poteau central est d' « un os de baleine ». En dépit du luxe et l'exotisme de la tente, sa véritable particularité, ce qui la fait réellement merveilleuse, est sa capacité de guérir les malades qui dorment sous son abri. L'auteur ajoute de manière presque anecdotique un autre élément merveilleux : « la source qu'un roi de Bruieraine fit couler par magie », où des plantes associées aux rites et à la magie poussaient. L'auteur dessine la propriété de guérir de la tente par sa description et la renforce par l'entourage où elle l'a fait monter.

Malatrie se dirige vers Barbastre, qui est assiégé par des Français, pour se rencontrer avec son père. Au moment de son arrivée, elle fait monter sa tente pour séjourner devant la ville. Le narrateur exprime le luxe et richesse de la tente :

On monta la tente de demoiselle [...] jamais aucun homme n'en vit de plus précieuse, ni de meilleure qualité ou de plus somptueuse pour prendre du bon temps. Elle était si belle et si riche que le trésor de Didier ne vous suffirait pas pour en acquérir la moindre partie. Et elle était si grande et si large que deux cents chevaliers auraient pu y prendre place tout autour pour leur repas. Celui qui l'avait découpé les pans d'une manière parfaite. Ce serait en vain que l'on chercherait par le monde un meilleur ouvrier, car personne ne serait en mesure de procurer la même. Sur le dessus, ses pans sont coupés en biais ; par dessous, la toile est décorée de quartiers ; au sommet, a été placé un aigle d'or en grande valeur, qui brille et scintille comme la braise dans un foyer ardent. Les cordes sont en soie, les piquets en alisier : ils tiennent la tente et l'empêchent de s'effondrer. Les objets qui sont à l'intérieur sont tout à fait admirables, complètement dorés ou couleur azur, chacun selon son utilité. Sur l'un des côtés, sont peints dames et chevaliers, dans l'exercice de leurs activités favorites. À l'arrière-plan des jeunes filles, sont représentés les élégants écuyers, très désireux d'embrasser leurs amies. Aucun homme au monde ne serait susceptible d'apprécier la beauté et la richesse de cette tente, ni de l'acquérir. La noble Malatrie entre sous la tente pour s'allonger sur deux

Éléments romanesques dans *Le Siège de Barbastre*

couvertures, tout à fait admirables, en tissu de très grand prix ; elle dispose, pour sa tête, de deux très riches oreillers en soie délicate, décorés à l'or fin. Quels que soient ceux qui s'y sont reposés. (Guidot 2002, 110-111).

L'*amplificatio* et l'hyperbole sont des procédés employés pour décrire la beauté de la tente : « jamais aucun homme n'en vit de plus précieuse » ou « Aucun homme au monde ne serait susceptible d'apprécier la beauté et la richesse de cette tente ». Ces procédés servent à éblouir le public.

L'aigle est un élément présent dans la tente de Malatrie, mais aussi dans la tente d'Aymeri et d'Hermenjart : « Sur le faîte, tout en haut, avait été posé un aigle, en argent massif, ciselé à l'or fin ; dans la pointe de son bec, grand et large, il tenait une escarboucle, source d'une vive clarté » (Guidot 2002, 196). Au Moyen âge, l'aigle est un symbole de connexion avec Dieu.

L'apparition des pierres précieuses, comme imitation des romans antiques, reprend le motif de l'amour courtois. Les pierres précieuses décrites dans la tente de Malatrie n'ont aucune fonction, sauf celle d'ornementation de la tente. Leur apparition obéit à l'insinuation de la sexualité de sa propriétaire. Dans la tente d'Hermenjart et Aymeri, on nomme une pierre précieuse, l'escarboucle, qui est « dans la pointe du bec » de l'aigle sur le faîte de la tente. L'escarboucle est une pierre qui procure toutes les formes de l'amour, parmi les hommes et entre Dieu et ses fidèles. De même, elle procure la victoire dans la guerre et elle est le réceptacle de toutes les vertus. La position de la pierre révèle le grade de connexion entre les seigneurs de Narbonne et Dieu, mais aussi leur puissance.

Le narrateur l'introduit aussi d'une façon plus explicite dans la tente d'Aymeri et Hermenjart. Lorsque les héros sont devant Orléans avec l'intention de partir vers Barbastre « Des dames [...] avec des chevaliers [...] s'entretenaient des joies de l'amour et s'adonnaient à ses plaisirs secrets. » (Guidot 2002, 196). Même si l'amour n'est pas un motif habituel des chansons de geste, dans *Le Siège de Barbastre* il joue un rôle très important puisque, grâce à lui, le dénouement de la chanson est la victoire des chrétiens sur les Sarrasins.

À Cordres, Malatrie a écouté le récit de l'épisode vécu à Barbastre, où les Français ont tué Baalais et occupé la ville. Elle voyage à Barbastre pour rejoindre son fiancé Libanor et aider dans la bataille contre les chrétiens, même si elle montre un penchant pour Girart.

Pour aller à Barbastre elle utilise un vaisseau merveilleux d'Orient :

Il y avait là une multitude de bateaux et navires rapide. [...] ils firent préparer le vaisseau de la demoiselle. À ce que j'ai entendu dire, il n'y en eut jamais d'aussi riche, ni le bateau du roi Judas – par comparaison, il n'y aurait jamais valu un dernier – ni celui de Seguin de Bourdele, ni celui de Fouchier, car sa longueur correspondit au moins à la portée d'un trait d'arc. Il comportait des chambres voûtées où l'on pouvait se livrer aux plaisirs de l'amour, mais aussi l'habituel lieu de culte, ainsi qu'un moulin et un vivier. Il y avait quatre mâts d'une belle hauteur, pour dresser les voiles dans lesquelles le vent s'engouffre et permet du déplacement plus rapide. Sur un côté du navire existait un petit pré tout à fait remarquable [...] celui qui avait construit ce navire connaissait parfaitement son métier : il avait été fait avec une telle ingéniosité qu'il ne pouvait couler ; quatre châteaux servaient à se renfoncer la défense ; sur chacun d'entre eux prenaient place vingt arbalétriers et les chevaliers étaient installés tout autour, sur les bords. À côté d'eux ils avaient disposé leurs armes singulièrement appréciables pour défendre, en cas de nécessité, ce vaisseau à la richesse si extraordinaire (Guidot 2002, 105-106).

Le vaisseau est un navire construit par Esclamar, un sarrasin de Babylone qui est un expert maritime. Le vaisseau mesure cinquante-huit kilomètres, ce qui est un chiffre hyperbolique, donc extraordinaire. Il a construit un bateau récréatif qui, en plus, a les défenses suffisantes pour gagner une bataille navale puisque « quatre châteaux servaient à renfoncer la défense » où « vingt arbalétriers » prennent place. Le narrateur le compare à d'autres bateaux d'origine païenne tels que : « le bateau du roi Judas », « celui de Seguin de Bourdele » et « celui de Fouchier » ; aucun de ceux-ci ne peut l'égaliser. Le navire a « quatre mâts », et sa lumière artificielle peut être aperçue à « une distance de douze lieues » (Guidot 2002, 106), car Esclamar « avait fait placer quatre lanternes au-dessous de l'étendard » pour l'illuminer. La lumière extraordinaire est un élément qui fait partie du merveilleux médiéval. Elle est associée au phare d'Alexandrie, qui guidait les navires et était considérée l'une des sept merveilles du monde, réunies dans les livres des voyageurs sur les merveilles médiévales.

Mises à part sa rapidité et sa fonction défensive, le bateau ressemble à une ville, capable de fournir aliment à l'équipage de manière autonome. Pour en finir, il comporte un lieu destiné au culte, pour que les voyageurs puissent pratiquer la religion.

4.1. La salle religieuse de Barbastre

Clarion aide les Français à tuer Baalais et à échapper de la prison de Barbastre. Pour montrer sa bonne volonté, il veut offrir un cadeau aux Français et il les emmène à la salle religieuse du château où il se trouve le trésor de Justamont, qui sera très important pour financer la lutte contre les païens.

La description de la salle occupe trois laisses, on cite l'une des plus complètes :

La pièce était très belle, noble et de grande valeur ; Dieu ne créa jamais homme au monde qui en vît d'une de meilleure qualité. Les oiseaux y sont peints, dans leur vol en plein jour, quand le plus grand combat le plus petit. Les mammifères, pour leur part, sont représentés dans une autre tour, en train de brouter l'herbe, dans la fraîcheur de la nuit. Deux puissants empereurs ne pourraient acquérir les pierres précieuses qui sont situées dans la bordure supérieure. C'était dans cette pièce à l'écart, que Mahomet était, entouré de tous les dieux païens qui, dans un extraordinaire hommage, lui montrent leur affection et le servent avec un zèle empressé. Et Mahomet se trouvait parmi eux, dans une position plus élevée, sur un trône d'or. Je n'en ai jamais vu de plus imposant. Venues du trésor de l'émir, les pierres précieuses qui y étaient serties n'auraient pu être achetées, en vérité, ni par un roi ni par empereur. Et Mahomet y était installé, en personnage de grande valeur. Vingt bougies de cire brûlaient à cet endroit : elles jetaient une grande lueur dans toute la pièce (Guidot 2002, 81).

L'art de la salle est remarquable par sa somptuosité, mais elle n'est pas fidèle aux principes de la religion musulmane, puisqu'elle interdit la représentation des animaux dans les lieux de culte. En dépit de cette interdiction, inconnue par l'auteur, on décrit des oiseaux peints en train de voler en plein jour et des mammifères en mangeant de l'herbe dans la nuit.

Le symbolisme médiéval explique que les oiseaux représentent l'âme et la recherche et connexion à Dieu par leur capacité de voler. Au contraire, dans une autre tour, L'Homme est représenté par des animaux mammifères qui broutent de l'herbe. L'auteur fait référence à *La Bible* où l'on dit que L'Homme est fait de terre, et donc attaché à elle, et assimile ces principes à la religion païenne.

La salle contient une statue de Mahomet entourée de tous les dieux païens. Dans l'imaginaire médiéval, la religion musulmane est polythéiste. Ils créaient que Mahomet était le dieu le plus important de la religion païenne, au lieu d'un prophète. D'après les auteurs médiévaux, il y a deux autres dieux auxquels les musulmans prient : Tervagant et Apolin.

Comme dans l'iconographie chrétienne, Mahomet est situé dans une position plus haute que les autres dieux païens, de même que dans les représentations de Dieu, assis sur un trône d'or. La religion musulmane interdit l'adoration des icônes et la représentation de son dieu, mais l'auteur ignore ce principe et assimile la pensée chrétienne à la musulmane pour illustrer les merveilles de la salle.

Les matériaux précieux et les bougies répandent une lumière extraordinaire qui éclaire la salle. Les pierres précieuses servent à orner et à introduire l'exotisme d'Orient dans le récit. Le zèle du travail artisanal provoque l'étonnement du public. Le narrateur a introduit de façon subtile des détails qui montrent que Mahomet est un faux dieu.

La guerre est finie. Les Français sont à Barbastre. Après le baptême de l'amustant de Cordres, père de Malatrie. Celle-ci emmène le roi Louis à la salle du trésor pour le lui confier :

Le contenu du trésor de Justamon : jamais un si grand trésor n'avait été conquis par aucun homme. Aves des étoffes précieuses de soie d'Orient et de délicats tissus à ramages, ils changèrent là-bas vingt-quatre chevaux de bât, et ils trouvèrent sept tonneaux remplis de pièces d'or et d'argent (Guidot 2002, 307).

La description est brève puisque l'importance du trésor n'est pas son contenu, mais sa distribution entre les Français. Le narrateur reprend la singularité du trésor, duquel rien ne peut le dépasser, par l'hyperbole et l'*amplificatio* avec l'affirmation : « jamais un si grand trésor n'avait été conquis par aucun homme ».

Il reprend le motif des trésors merveilleux du roman du Moyen Âge en ajoutant un grand nombre de pierres précieuses et en remarquant l'importance de l'art ; ce qui renforce l'étonnement des personnages par la richesse et l'exotisme du trésor et aussi du public.

5. Conclusion

Dans ce travail on a analysé les descriptions des personnages, féminins et masculins, des animaux et des objets merveilleux pour relever les éléments qui appartiennent au roman médiéval, mais qui sont présents dans *Le Siège de Barbastre*, une chanson de geste tardive, qui appartient au cycle de Guillaume.

Les personnages féminins sont abondants dans cette chanson geste, mais on souligne l'importance d'Hermenjart, dame de Narbonne, et Malatrie, princesse sarrasine fille de l'amustant de Cordres.

En effet, la description de ces dames privilège le portrait physique sur le portrait moral. Ces descriptions correspondent aux canons de beauté féminine du Moyen Âge, c'est-à-dire à la « *descriptio puellae* ». Pour décrire ces femmes, le narrateur utilise des métaphores et des comparaisons avec des éléments de la nature.

Dame Hermenjart est un personnage avec un rôle actif. Elle est le soutien de son mari Aymeri et est liée à la guerre, car, lors de son apparition il y a une bataille.

La princesse Malatrie joue le rôle le plus important parmi les personnages féminins du poème. D'une part, elle est liée aussi à la guerre ; et en fait son enlèvement est une des causes de la guerre entre les chrétiens et les sarrasins. Mais d'autre part, elle introduit aussi l'amour courtois dans la chanson.

Au début de la narration elle est la fiancée de Libanor, guerrier sarrasin et fils de l'amirant ; mais elle est touchée par l'amour de loin lorsqu'elle écoute Girart pendant une conversation entre son père et Libanor. Elle est un personnage qui introduit l'amour, mais aussi une légère touche d'érotisme dans l'intrigue. Les princesses Alfanie, Almarinde et Blanchandine l'introduisent aussi en suivant un modèle similaire.

Malatrie incarne le motif de « la princesse sarrasine » des chansons de geste tardives. C'est un personnage qui, grâce à ses actions au long du récit, aide les chrétiens contre les sarrasins et leur permet de vaincre les païens. Elle se convertit à la religion chrétienne.

Les personnages masculins sont plus abondants que les féminins dans l'ensemble du poème. L'auteur privilège le portrait moral des hommes, ce qui au contraire n'est pas le cas pour les femmes. Ils sont tous liés à la guerre, sauf Girart qui est aussi associé à la *fin'amors* romanesque à cause de sa relation avec Malatrie. Leur description suit le motif de « fortis vir ». Tous sont des chevaliers de noble lignage, prêts à défendre la France des Sarrasins. Ils ont un cœur noble et gentil avec leurs serviteurs et une morale irréprochable, mais dans la bataille, ils sont des héros féroces.

Ces personnages masculins chrétiens ne sont pas présentés toujours comme des héros épiques. Au contraire, d'autres personnages dans l'œuvre montrent leurs faiblesses, comme c'est le cas de Beuves à qui Corsolt de Tabarie le qualifie de « niais ». Le même phénomène est présent pour les Sarrasins. Tous n'obéissent pas au stéréotype du « Sarrasin méchant ». Ils sont vertueux ; ceux-ci seront convertis au christianisme.

Les chevaux sont les moyens de transport dans toute la chanson. Parmi eux Ferrant, le destrier de Girart, qui est le cheval le plus exceptionnel. Il est décrit soigneusement et pour son maître il est presque un ami. Ferrant joue un rôle très important, car grâce à son sacrifice, son maître et Malatrie peuvent se rencontrer et rester ensemble.

Le serpent-dragon Baalais appartient au monde des cauchemars du récit occidental. Il est assimilé au diable : un serpent qui peut jeter du feu par la gueule. Baalais reprend l'image du dragon de la légende de Saint-Georges. Sa mort est la métaphore de la victoire du Bien sur le Mal ; il permet la rencontre de Malatrie et de Girart et finit la première partie de *Le Siège de Barbastre*.

Le Siège de Barbastre emprunte au roman des motifs merveilleux, qui font partie de la vie quotidienne et ils servent à introduire l'exotisme et la magie d'Orient dans le récit.

Les tentes d'Aymeri, d'Hermenjart et de Malatrie sont décrites comme des palais itinérants. Elles sont luxueuses et pleines de richesses. La tente d'Hermenjart a la propriété magique de guérir les malades qui dorment sous son abri. Les pierres précieuses permettent une bonne illumination dans les tentes et renforcent le motif de l'amour dans *Le Siège de Barbastre*. C'est-à-dire, les pierres précieuses sont décoratives. Leur apparition obéit à l'insinuation de la sexualité de leurs propriétaires.

Une autre merveille décrite est le vaisseau de Malatrie. Sa description correspond à une ville avec la capacité de naviguer à cause de ses proportions démesurées, impossibles de supporter un tel poids. Le navire possède des technologies sarrasines inconnues avec de l'illumination artificielle.

À Barbastre il y a une salle religieuse où se trouve « le trésor de Justamont ». La description de la salle éblouit le à cause du zèle du travail artisanal et les dessins des murs. La salle contient des statues de Mahomet entourées par les dieux païens Tervagant et Apolin, imitant l'iconographie chrétienne. Les pierres précieuses servent seulement à approcher la merveille exotique païenne du public. Après le baptême du père de Malatrie, elle offre le trésor au roi Louis, qui le distribue entre les Français.

6. Bibliographie

Bahíllo Sphonix-Rust, Emma. « Identité(s) féminine(s) dans la chanson de geste: la princesse sarrasine ». *Anales de Filología Francesa* 25, 2017: 23-40.

Campbell, Kimberlee A. « En haute mer : navire et marin dans la chanson de geste ». In *Ce nous dist li escriis... Che est la verite. Études de littérature médiévale offertes à André Moisan, réunies par Miren Lacassagne*. 35-49. Presses universitaires de Provence, CUER MA, 2000. doi:10.4000/books.pup.4099.

Colliot, Régine. « L'étrange et les belles étrangères dans le *Siège de Barbastre* ». In *De l'étranger à l'étrange ou la conjointure de la merveille*, 89-107. Presses universitaires de Provence, 1988. doi:10.4000/books.pup.3285.

Dickman, A.J. *Le Rôle du surnaturel dans les Chansons de geste*, 1974.

Gontero, Valérie. « Les gemmes dans l'œuvre de Chrétien de Troyes (*Erec et Enide*, *Cligès*, *Le Chevalier de la Charrette*, *Le Chevalier au Lion*, *Perceval*) ». *Cahiers de civilisation médiévale* 45, n° 179, 2002: 237-54. doi:10.3406/ccmed.2002.2835.

Guidot, Benard. *Le siège de Barbastre*. Paris: Honoré Champion Éditeur, 2002.

Jean-Christophe Labadie, Marie-Christine Braillard. « DES OISEAUX... De la fin du Moyen Âge au XXIe siècle ». Musée départemental d'art religieux, 2011.

Pinto-Mathieu, Élisabeth. « Animaux sacrés, animaux sataniques : quelques exemples issus du *Bestiaire* de Pierre de Beauvais ». In *Bestiaires. Nouvelles Recherches sur l'Imaginaire*, 29-39. Presses universitaires de Rennes, 2014. doi:10.4000/books.pur.21645.

Planche, Alice. « De quelques couleurs de robe. (Le Cheval au Moyen-Âge) ». In *Le cheval dans le monde médiéval. Senefiance* 32 : 401-14. Presses universitaires de Provence, 1992. doi:10.4000/books.pup.3340.

Whatelet-Willem, Jeanne. « Compte-rendu de Paul Bancourt. *Les musulmans dans les chansons de geste du cycle du Roi* », 1982, 2 vol. [thèse doctor. d'état] ». *Cahiers de Civilisation Médiévale* 29, n° 113, 1986 : 149-52.